

S : Séoul et Santiago Le théâtre québécois aux antipodes

Michel Vaïs

Number 126 (1), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2008). S : Séoul et Santiago : le théâtre québécois aux antipodes. *Jeu*, (126), 181–184.



MICHEL VAÏS

S : Séoul et Santiago

Le théâtre québécois aux antipodes

Au cours des trente-neuf missions à l'étranger que j'ai effectuées depuis mon premier contact, en 1992, avec l'Association internationale des critiques de théâtre (AICT), qui a alors reconnu le Québec comme section distincte, j'ai été amené à traiter du théâtre québécois un peu partout dans le monde. Il en fut de même par la suite pour quelques douzaines de mes collègues, qui ont aussi fréquenté des festivals et des colloques à l'étranger depuis que la critique de théâtre québécoise a obtenu droit de cité sur le plan international. Ces missions ont contribué à la circulation de textes, de spectacles, d'artistes et de chercheurs québécois dans le monde, ainsi qu'à l'accueil au Québec de certaines démarches artistiques encore inconnues ici¹.

Réflexions sur un art

Récemment, en Corée et au Chili, la voix du Québec s'est ainsi fait entendre. À Séoul avait lieu, du 21 au 25 octobre 2006, le Congrès extraordinaire du 50^e anniversaire de l'AICT². La structure d'accueil, hormis l'Association coréenne des critiques de théâtre, était le Festival international des arts du spectacle vivant de Séoul. Plus de cent délégués, d'une trentaine des soixante pays membres de l'AICT, ont pris part au Congrès qui comprenait plusieurs volets, notamment un colloque sur *Nouvelle Théâtralité et Critique*, un stage spécial pour dix-sept jeunes critiques consacré à la « nouvelle critique » et la première remise d'un nouveau prix international en théâtre, le prix Thalie. Tous les exposés du colloque se trouvent sur le site Internet de l'AICT, <www.aict-iatc.org>, en français ou en anglais, et parfois dans les deux langues. Une publication bilingue est prévue pour 2008.

1. Certains cas sont cités dans mon ouvrage, *l'Accompagnateur. Parcours d'un critique de théâtre*, Montréal, Varia, 2005.

2. Je suis redevable, pour mon transport, à l'Association internationale des études québécoises.

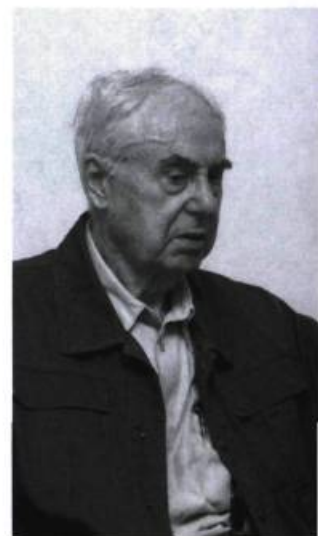
Ce que les organisateurs coréens ont nommé « nouvelle théâtralité » faisait référence aux manifestations théâtrales s'éloignant des principes aristotéliens, donc de l'intrigue, voire du texte et des personnages, et que certains assimilent plutôt à un théâtre de multimédias, hybride, métaphysique, poétique ou « postdramatique » (pour emprunter l'expression popularisée par l'Allemand Hans-Thies Lehmann). Comment le critique peut-il rendre compte de ces nouvelles voies, les analyser et les évaluer ? Les deux conférences inaugurales ont été données par le Français Patrice Pavis et la Coréenne Bang-Ock Kim. Le premier, avec « La critique dramatique face à la mise en scène », se demande dans quelle mesure la critique sert à mieux apprécier la mise en scène, traçant un parallèle entre les crises récentes de la mise en scène et de la critique, en France. Il conclut : « Critique et metteur en scène sont de vieux complices, des compères inavoués qui sont obligés de s'entendre, s'ils ne veulent pas disparaître. » Les autres conférenciers ont exploré une vaste gamme de points de vue, entre un Indien pour qui la nouvelle théâtralité est le théâtre militant des rues de Mumbai et une Argentine ou un Portugais s'attachant aux théâtres expérimentaux dans leur pays.

Quant à Bang-Ock Kim, dont Lise Gagnon a traduit le remarquable exposé dans *Jeu 125*, elle a traité de ce que les Coréens nomment le *gyee* – et les Chinois, le *chi* –, soit de l'énergie vitale... du critique ! Selon elle en effet, l'énergie du public doit répondre à celle que déploient les artistes sur la scène. En tout cas, le stimulant spectacle de percussions coréennes qui a constitué la cérémonie d'ouverture du Congrès donnait un exemple vibrant de cette énergie, qui a galvanisé la salle. Le rituel coloré auquel tous les participants ont été conviés le dernier jour, avec la chamane Kim Kumhwa, 76 ans, a clos de manière aussi puissante notre semaine coréenne, dans une île à deux heures de route de la capitale.

Pour ma part, dans « Décrire ou juger », après avoir brossé un tableau de la vie théâtrale québécoise pouvant passer pour « nouvelle théâtralité » (résumé d'une conférence que j'avais donnée la veille à l'Université Dongguk), j'ai plaidé au Congrès pour un exercice de la critique respectant les étapes nécessaires à l'accueil de nouvelles formes : exposition du critique à toutes les formes de théâtre, patiente familiarisation, description honnête, adaptation à de nouveaux repères, analyse par comparaisons, formulation d'un jugement indispensable, mais sans jamais forcer la note.

Les « nouveaux critiques » (expression qui désormais remplace celle de « jeunes critiques » à l'AICT) ont exposé à Séoul aux « critiques établis » (on a mis au rancart l'expression « critiques chevronnés ») ce que devrait être l'exercice de notre art dans les cinquante prochaines années : pluraliste, éthique, plus analytique, respectueux des genres et ouvert aux nouvelles technologies. Les nouveaux critiques réclament même un siège d'office au Comité exécutif de l'AICT pour s'assurer d'une mise en place rapide de ces propositions. Deux collègues québécois ont fait partie de ce groupe : Nathalie de Han, de Montréal, et Patrick Voyer, de Gatineau.

Notons également que l'interprétation simultanée au Congrès, en français et en anglais, était assurée avec efficacité par deux Québécoises, Isabelle Martiliani et France Paradis.



Eric Bentley interviewé par Yun-Cheol Kim.
Photo : Section coréenne de l'AICT.



Un festival et un jeune homme de 90 ans

Le Festival, qui battait son plein pendant la semaine, donnait à voir de nombreux spectacles audacieux. Je retiens le solo d'une grande dame du théâtre coréen, Seoung-Noh Kim, interprétant les douzaines de personnages d'un drame espagnol sur un père vivant reclus pendant des années dans un mur pour échapper à la guerre. Les allusions au conflit coréen étaient transparentes. La pièce était jouée et chantée, comme l'étaient d'autres spectacles, plus colorés, agrémentés de masques et d'acrobaties. Je retiens aussi la remarquable pièce israélienne du Théâtre Cameri de Tel Aviv, jouée par des acteurs juifs et arabes, qui décrivait une situation de guerre où personne ne sort gagnant. À l'entrée du théâtre, de très réalistes militaires fouillaient scrupuleusement les spectateurs : on n'a compris qu'à la sortie qu'ils faisaient partie de la distribution !

Mais la vedette du Congrès de Séoul fut Eric Bentley. Choisi comme premier lauréat du prix Thalie à cause de l'influence de ses écrits sur la critique – au moins, dans le monde anglo-saxon –, l'Américain n'a en fait pratiqué la critique que pendant quatre ans. Il a passé le plus clair de sa longue carrière à enseigner, et surtout à faire connaître le théâtre européen essentiel du XX^e siècle aux Américains. Comme l'a expliqué son présentateur à Séoul, le Canadien Don Rubin, Bentley a introduit, mis en scène, traduit ou expliqué aussi bien Pirandello, Brecht (traduit en seize volumes), Shaw et O'Neill que Beckett, Ionesco et Oscar Wilde. Il a aussi écrit une douzaine de pièces et publié autant d'anthologies. On peut aussi lire sur le site de l'AICT le discours, spirituel, d'acceptation qu'il a livré à Séoul. Mais son exploit le plus étonnant en Corée fut sans doute d'exiger qu'on lui organise une rencontre avec des étudiants gais de l'Université de Séoul. Dans un pays où l'homosexualité est encore dans le placard, les autorités ont tout de même réussi à convoquer des artistes, disons, « colorés » pour écouter religieusement la conférence de ce grand défenseur des droits des gais.



Santiago : porte d'entrée du théâtre européen

Autre antipode : le Chili. Du 27 août au 3 septembre 2007, j'ai assisté à la majeure partie du 7^e Festival Dramaturgia europea contemporánea (Festival de dramaturgie européenne contemporaine) de Santiago³. L'événement en était à sa neuvième année, mais il était bisannuel au début. Il s'agit d'un festival présentant des « semi-montages », soit des productions sommaires à faible budget de seize pièces nouvelles provenant de huit pays européens. Les ambassades ou les centres culturels de ces pays (cette année : Espagne, France, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie, Croatie, Pays-Bas et Suisse) ont chacun assumé les frais pour le spectacle de leur pays (traduction, cachets, invitation de l'auteur, etc.). Les productions, mises en scène et jouées en espagnol par des artistes chiliens, se situaient entre la lecture dramatisée et la production véritable, avec un décor minimum, mais les acteurs savaient leur texte par cœur. Des auteurs,

3. Cette fois, mon transport a été partiellement pris en charge par le Conseil des Arts du Canada, qui m'a accordé une bourse de voyage.

ainsi que sept critiques étrangers, avaient été invités cette année pour le colloque du Festival, auquel ont aussi pris part plusieurs critiques chiliens. J'étais le seul invité non européen.

J'ai pris part à deux tables rondes pendant mon séjour. Une sur une appréciation critique des spectacles que j'avais vus, et l'autre sur le rôle de la critique de théâtre entre les artistes et le public. J'en ai profité pour suggérer publiquement, dans le contexte de l'expansion de ce festival (qui, en 2007, a pour la première fois produit des éditions régionales au Chili), d'intégrer à l'avenir des spectacles venant du Québec. J'ai en effet expliqué que le théâtre québécois pouvait de plus en plus être considéré comme un proche parent des théâtres européens, comme en témoigne l'obtention du prix Europe pour le théâtre à Robert Lepage, en avril 2007.

À mon avis, le Festival TransAmériques et le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) auraient tout intérêt à tisser des liens avec cet événement important au Chili, qui constitue la principale porte d'entrée de la dramaturgie étrangère dans le pays. La plupart des pièces du Festival connaissent en effet des productions plus élaborées par la suite, et effectuent des tournées au Chili ainsi qu'en Amérique latine. Il faut savoir qu'il y a dix ans le théâtre allemand joué dans ce pays se résumait à Brecht. Si, aujourd'hui, Kroetz et Müller sont assez bien connus, c'est grâce à cette manifestation, qui fait salle comble, surtout de jeunes, car l'entrée y est gratuite. Un des auteurs invités en 2007, le Britannique Dennis Kelly, verra sa pièce présentée à Santiago, *Après la fin*, produite au Théâtre la Licorne, à Montréal, au printemps 2008. Connaissant le CEAD, il m'a donné raison sur ce point : un tel festival à Montréal pourrait constituer un beau complément à la Semaine de la dramaturgie. Quant à la directrice du Festival de Santiago, Caiola Sotta (qui parle un excellent français), elle verrait d'un bon œil une invitation faite à des auteurs québécois, mais elle aimerait aussi que le Québec offre en guise de réciprocité un accueil à des auteurs latino-américains.

J'ai également donné une conférence à l'Université Pontificale Catholique de Santiago, à l'invitation de la professeure Carola Oyarzún, directrice de la Formation permanente à la Faculté des lettres. Je devais, avec quatre collègues (de Bulgarie, Hollande, France et Allemagne), faire deux interventions en deux jours, mais une grève générale a paralysé le pays le 29 août (avec gaz lacrymogènes et canons à eau devant notre hôtel, au centre-ville... !), si bien que la séance, unique, à l'Université a eu lieu le 31, et a duré deux fois plus longtemps que prévu (près de quatre heures). Comme on me l'avait demandé, j'ai parlé là, principalement, de mon expérience de vingt et un ans comme critique, chroniqueur, animateur et réalisateur radiophonique à Radio-Canada. Cette fonction n'existe pas encore au Chili, mais mes commentaires ont suscité de l'intérêt, tant chez les étudiants que chez leurs professeurs.

Le théâtre québécois continue donc de faire parler de lui tous azimuts, empruntant des voies diverses. La critique en est une qu'il ne faut pas mésestimer. **■**